

On the Road
Génération perdue, occasion manquée
Sur la route, France / Grande-Bretagne / États-Unis / Brésil,
2012, 2 h 04

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2013). Compte rendu de [On the Road : génération perdue, occasion manquée / *Sur la route*, France / Grande-Bretagne / États-Unis / Brésil, 2012, 2 h 04]. *Séquences*, (283), 38–39.



On the Road

Génération perdue, occasion manquée

*Cela fait des années qu'on attend, avec appréhension ou pas, une adaptation cinématographique de On the Road, le roman culte et mythique du grand Jack Kerouac (1922-1969). C'est finalement le Brésilien Walter Salles (**The Motorcycle Diaries**, 2004) qui héritera de la difficile tâche. Il était intéressant, et audacieux, de confier à un cinéaste sud-américain le projet de mettre en images ce récit typiquement américain (autant dans sa forme que dans son contenu). Malheureusement, l'adaptation ne comble pas les attentes : le film de Salles donne trop dans la superficialité et la simple représentation pour que ce soit un objet cinématographique véritablement intéressant.*

Jean-Philippe Desrochers

Évitons d'emblée le cliché et le raccourci selon lesquels le roman de Kerouac était inadaptable, même si la non-narrativité du roman représentait effectivement un défi de taille pour le grand écran. Cependant, une approche plus documentaire, plus réaliste et moins hollywoodienne, aurait pu en partie sauver la donne. Il aurait fallu trouver un moyen de filmer comme Kerouac écrivait : avec extase, d'un trait, sous le coup de l'inspiration. En d'autres mots, c'était l'équivalent cinématographique de la prose spontanée de Kerouac qu'il fallait viser. Le résultat aurait certes été moins conventionnel que le film de Salles et plus fidèle à l'esprit de Kerouac. Dans une lettre qu'il avait envoyée à Marlon Brando en 1957, l'auteur avait d'ailleurs sa petite idée sur la manière de transposer son roman au cinéma. Ses propos laissaient entendre qu'il aurait souhaité que l'adaptation cinématographique de son roman soit aussi moderne que son écriture¹.

Dans *On the Road*, Salles propose une version un peu trop romantique et naïve du protagoniste et alter ego de Jack Kerouac, Sal Paradise. Le réalisateur prend le pari de présenter Sal comme un témoin un peu passif, toujours un peu en retrait de l'action. S'il est vrai que Kerouac occupe souvent cette

posture dans le roman, le film offre tout de même un portrait unidimensionnel de l'auteur. On ne mentionne aucunement que Kerouac, âgé de 25 ans au début du récit, avait fréquenté l'université, avait participé à la guerre et avait été marié. Il aurait été lassant de mettre trop l'accent sur ces détails (qui ne sont que brièvement évoqués dans le roman), mais le cinéaste et son scénariste auraient pu rapidement faire mention de ces faits dans leur récit : cela aurait donné de l'épaisseur à leur Sal Paradise. Donnons néanmoins le mérite à Salles d'avoir traité le personnage avec une sensibilité qui lui est propre.

L'incipit du rouleau original de *On the Road*, écrit en 1951 et finalement publié en 2008, place d'emblée la quête du père au cœur et en filigrane du récit. Il avait d'ailleurs été modifié dans la version de *On the Road* publiée en 1957². On peut voir dans cet incipit une partie des motifs qui poussent Sal et Dean à adopter un mode de vie nomade, le père du premier venant de mourir et le père du second ayant disparu. Dans le film, cette quête du père prend une place très secondaire. On préfère souvent s'attarder sur les nombreuses scènes présentant le côté « spectaculaire » (consommation d'alcool et de drogues, diverses activités à caractère sexuel) des aventures

Photo : Il aurait fallu trouver un moyen de filmer comme Kerouac écrivait : avec extase, d'un trait, sous le coup de l'inspiration



de Sal, Dean et leurs amis. Lorsqu'on ne garde que le squelette du récit, *On the Road* est somme toute assez peu intéressant. C'est l'écriture de Kerouac qui donne sa pertinence au récit. Ce sont ses descriptions de la vastitude du territoire américain, de ses ciels et de ses étoiles, et le plaisir qu'il a à nommer le pays qui rendent le récit si fascinant pour le lecteur. Bref, la poésie, l'exaltation et la folie de l'auteur manquent cruellement au film de Salles.

Qu'il le veuille ou non, Salles, en insistant sur la perte de Dean et la rédemption de Sal Paradise à la fin du film, en vient à critiquer en quelque sorte le mode de vie de cette «beat generation», jugement que Kerouac ne formule jamais de manière aussi explicite dans son roman. Le film se conclut en outre sur un quasi *happy end*. Comme l'inspiration est venue à Sal, l'œuvre verra le jour. Après ses pérégrinations, Sal retourne à la civilisation (il rentre chez lui, à l'est du continent) et s'embourgeoise, laissant Dean et l'Ouest derrière lui. Consciemment ou non, le film semble mettre de côté le fait que Kerouac terminera ses jours dans l'alcool et le désarroi et, qu'au final, «l'Amérique lui [aura] brisé le cœur», comme l'affirmera Allen Ginsberg, compagnon de route de Kerouac³.

Toutefois, le film de Salles n'est pas totalement dénué de qualités et force est d'admettre que le résultat aurait facilement pu être désastreux si on avait confié le projet à un autre cinéaste. Il y a dans le film quelques véritables moments de beauté furtive, comme ces plans dans les champs de coton de Selma en Californie, où Salles filme les immigrants qui entourent Sal avec une affection et une attention particulières. Restent également quelques beaux travellings latéraux du paysage qui défile ou ce plan en plongée de la route que le soleil fait scintiller, alors qu'on entend la voix singulière de Sam Riley répéter les mots de Kerouac, célébrant la pureté de cette route. Le montage

frénétique de quelques scènes, dont celle de la fête du Nouvel An de 1949 et la scène finale (Sal tapant à la machine à écrire le récit qui vient de se dérouler devant nos yeux), est très réussi. Ce n'est cependant pas suffisant pour racheter un ensemble trop lisse et trop convenu.

UN FRANCO-AMÉRICAIN ERRANT

Nous évoquions précédemment la superficialité de l'adaptation de Salles. Dans son film, Sal Paradise s'adresse à quelques reprises à sa mère, interprétée par l'actrice québécoise Marie-Ginette Guay, dans une langue prétendument québécoise. L'idée est intéressante et l'attention louable puisque, après tout, il n'y a aucun dialogue français dans le roman de Kerouac. Nombre de critiques d'ici ont reproché – avec raison – le fait que, dans ces scènes, l'accent québécois de Sam Riley était très peu crédible. Cependant, il ne faut pas se limiter à ce constat : de façon générale, Salles et son scénariste restent en surface. Une des clés de compréhension à *On the Road* – et à toute l'œuvre de Kerouac – réside dans le fait que celui-ci était un Franco-américain, né de parents canadiens-français ayant émigré aux États-Unis. Kerouac a d'ailleurs uniquement parlé français, jusqu'à ce qu'il fréquente l'école, à l'âge de six ans. Comme on sait que Kerouac croyait que tout son savoir provenait de ses origines canadiennes-françaises⁴, il aurait été logique et approprié d'approfondir cette idée dans le film, plutôt que de se contenter de montrer Sal et sa mère échanger en français.

Kerouac avait d'ailleurs écrit une première version de *On the road* en joul, ce dialecte typique des classes populaires canadiennes-françaises datant d'avant la Révolution tranquille et mélangeant vieux français et anglicismes. Le manuscrit en question, découvert en 2007 par le journaliste Gabriel Anctil⁵, est à ce jour inédit. Kerouac traînera avec lui cette quête des origines et cette langue toute sa vie, comme en témoigne notamment l'entrevue d'une grande beauté et d'une immense tristesse qu'il accordait à Fernand Seguin en 1967 dans le cadre de l'émission *Le Sel de la semaine* à Radio-Canada⁶. Que les créateurs du film aient traité de manière aussi superficielle les origines de Kerouac est donc difficilement justifiable, voire impardonnable. Voilà une preuve supplémentaire que leur adaptation de *On the Road* ne passe pas la rampe.

¹Pour lire la lettre en question : http://www.huffingtonpost.com/2012/01/06/jack-kerouacs-letter-to-marlon-brando-on-the-road_n_1189591.html.

²Lapierre, Michel. «La Route de papier québécoise de Kerouac», in *Le Devoir* (11 sept. 2010).

³Dans le documentaire *Le Grand Jack* d'Herménégilde Chiasson : http://www.onf.ca/film/grand_jack.

⁴Citation mise en exergue au début du documentaire de Chiasson.

⁵<http://www.ledevoir.com/culture/livres/155613/les-50-ans-d-on-the-road-kerouac-voulait-ecrire-en-francais>

⁶On voit de longs extraits de cet entretien dans *Le Grand Jack*.

■ **SUR LA ROUTE** | Origine : France / Grande-Bretagne / États-Unis / Brésil – Année : 2012 – Durée : 2 h 04 – Réal. : Walter Salles – Scén. : Jose Rivera, d'après le roman de Jack Kerouac – Images : Éric Gautier – Mont. : François Gédigier – Mus. : Gustavo Santaolalla – Son : Javier Bennassar, Dave McMoyler – Dir. art. : Martin Gendron – Cost. : Danny Glicker – Int. : Sam Riley (Sal Paradise), Garrett Hedlund (Dean Moriarty), Kristen Stewart (Marylou), Kirsten Dunst (Camille), Tom Sturridge (Carlo Marx), Viggo Mortensen (Old Bull Lee) – Prod. : Charles Gillibert, Nathanaël Karmitz, Rebecca Yeldham – Dist. / Contact : Alliance.